

ne sont, en effet, que l'aliment de l'effort; il s'en empare, se les assimile, les transforme et en compose notre vie et notre mouvement, peut-être même, comme le croyait Biran, notre intelligence. L'effort séparé ne serait qu'une abstraction réalisée, une cause occulte et sans effet ou plutôt une non-cause, un pur néant. Les physiologistes qui le combattent sous cette forme donnent, qu'on nous passe le mot, des coups d'épée dans l'eau et s'épuisent à poursuivre et à pourfendre une ombre : l'organisme ne contient pas l'effort, mais seulement son ombre portée. Un métaphysicien allemand a combattu comme trop dogmatique le *je pense* de Descartes; il faudrait dire *il pense* dans mon cerveau, à l'impersonnel, comme on dit *il tonne, il fait des éclairs*. Dépasserons-nous ces audaces germaniques en disant, sur la foi des physiologistes : *il veut, il fait effort* dans mon cerveau et dans mes muscles ?

III

Les ennemis du dedans sont plus dangereux que ceux du dehors, et je redouterais bien plus les analyses de M. Renouvier et de M. James que les expériences des physiologistes qui frappent peut-être plus fort, mais moins juste. Ceux-ci savent mieux où est le défaut de la cuirasse; nourris d'analyse psychologique, ils en connaissent les détours et les subtilités. M. Renouvier se gardera de dire que l'effort n'est rien : c'est, dira-t-il, une représentation qui se meut elle-même. M. James supprimera en réalité l'efficacité du vouloir et de l'effort, mais il les remplacera par un *fiat* prononcé dans le for intérieur. L'un et l'autre savent très bien

qu'on ne détruit que ce qu'on remplace. Ainsi M. Ribot supprime l'effort d'attention et confond l'attention elle-même avec la sensation dominante, l'idée fixe, une sorte de sensation et de fascination de l'idée tout en conservant avec soin la locution toute faite et fort commode d'attention volontaire qui n'a plus de sens dans sa doctrine. Ainsi encore M. Souriau abolit cette faculté surannée, la conscience, mais la remplace par la mémoire qui n'est pourtant, semble-t-il, qu'une conscience continuée⁴. Le vouloir, l'effort, l'attention, la conscience, simples « phénomènes surnuméraires » pour les uns, simples « épiphénomènes » pour les autres : voilà le bilan de ces précieuses mais dissolvantes analyses. Les physiologistes n'avaient à nous offrir que la partie négative, *pars destruens*, de la théorie; ils ont des alliés dans la place et ces alliés vont nous donner un système cohérent, une *pars aedificans* complète. C'est la guerre civile succédant à la guerre étrangère — une question de vie ou de mort pour la science qu'on appelle un peu dédaigneusement la vieille psychologie. Nous voici donc, sur la question particulière de l'effort, enrôlé parmi les vieux psychologues; consolons-nous en nous rappelant que du temps de Biran cette psychologie passait pour nouvelle, pour paradoxale, et que les théories d'aujourd'hui, celles du moins qui se donnent pour mission de tout expliquer par la sensation, constituaient précisément la vieille psychologie, de son vrai nom le condillacisme ou le sensualisme.

⁴ « La réminiscence est la trace même de la conscience », dit Biran, *Œuv. inéd.*, t. II, p. 448. — « Ce que le moi a mis du sien dans une impression reçue peut seul revivre en lui, sous forme de réminiscence ou de souvenir. » *Ibid.*, p. 140.

I. Dès le début, dans la définition de l'effort, énoncée par M. Renouvier et prise par M. James pour épigraphe de son savant ouvrage, il y a quelque chose de mystérieux qui nous arrête : « L'effort, le *nisus*, dit-on, ne doit pas être fixé dans le rapport de la volition avec l'acte propre du mobile matériel... L'effort, dans l'acception rationnelle de ce mot, c'est le rapport de la représentation avec elle-même. » Représentation qui se meut, représentation en rapport avec elle-même, représentation automotive, voilà les périphrases par lesquelles M. Renouvier désigne ordinairement l'effort. Cherchons une définition plus précise et qui puisse enfin remplacer la théorie que M. Renouvier désigne par une autre périphrase, très claire cette fois : « la théorie encore célèbre chez nous de Biran, une des moins défendables erreurs qu'il y ait en psychologie. » L'effort, nous dit-on, n'est que le *maintien d'une représentation de jussion*¹. La formule n'est peut-être pas des plus élégantes, mais elle est précise et cela nous suffit. Elle nous apprend que l'effort n'est pas transitif, mais immanent et ne porte que sur des représentations : il fallait s'y attendre puisque selon M. Renouvier, le moi n'est lui-même qu'une catégorie.

¹ Voyez la *Psychologie rationnelle* de M. Renouvier. L'auteur, dans la *Critique philosophique* (n° du 31 août 1888), revient sur les idées émises par lui trente ans auparavant et déclare qu'il n'y a rien à changer à sa théorie. Tout en louant son disciple, W. James, il lui reproche sévèrement de faire honneur à une « psychologie nouvelle » de leurs idées communes et d'assimiler « notre activité au type de l'action réflexe ». — « Nous réclamons, dit-il, en faveur de l'initiative de l'esprit, et nous ne voyons pas que la physiologie ou la *psychologie nouvelle* aient apporté le moindre commencement de preuve à cette idée, toute familière qu'elle puisse être aux physiologistes : que tout fait de conscience naît d'une impression sensorielle ou d'une réaction contre des impressions sensorielles. »

Tout le monde connaît les belles expériences de M. Chevreul, sur la réalisation des images en mouvements ; c'est l'origine de l'ingénieuse théorie de M. Renouvier, sur le vertige mental et de tous les abus qu'il fait des images automotives. Oserons-nous accuser l'éminent psychologue, le sévère logicien d'employer justement les trois mots les plus propres à faire ressortir l'insuffisance de sa théorie phénoméniste et purement logique de l'effort ? Qu'est-ce que *maintenir* une image, sinon produire, ce qu'on appelle aujourd'hui un véritable effort d'inhibition ou d'arrêt qui porte toujours, comme le démontre M. Ribot, et sur la substance nerveuse et sur le système musculaire ? Et cet effort, pour maintenir la représentation ne doit-il pas s'exercer là où réside l'image, c'est-à-dire sur le cerveau, puisque M. Bain démontre que l'image, sensation renouvelée, occupe le même siège cérébral que la sensation primitive ? Sûrement elle ne voltige pas en l'air comme l'hirondelle, ou portée par le souffle intérieur, sorte de *πνευμα* qui serait l'esprit. On ne pense pas sans image, et d'ailleurs M. Renouvier a bien soin d'employer les mots non d'idée pure, mais de *représentations* automotives et certainement localisées¹. Dès lors l'effort,

¹ Dans l'article du 31 août 1888, M. Renouvier dit : « En résumé, nous pensons qu'on peut dire, avec la formule de M. James : *La seule cause connue de l'exécution d'un mouvement est la pure idée de l'exécution du mouvement et quand cette idée vient à l'esprit vide d'autres idées, le mouvement fatalement et invinciblement a lieu.* Seulement nous entendons par *l'idée de l'exécution* l'idée du mouvement comme *s'exécutant* et comme il serait extérieurement perçu s'il s'exécutait et non l'idée de ce que doit sentir celui de nos membres qui l'exécute ; et nous joignons à cette idée, qui serait sans cela de pure vision imaginative, un complément de désir et d'émotion qui ne manque, ce nous semble, à aucun de nos actes, soit spontanés, soit volontaires, quoi qu'il puisse être souvent assez faible et léger pour

pas plus que la représentation, ne saurait être d'ordre purement intellectuel ou logique; en maintenant et en fixant l'image, lors même qu'elle n'offre rien de désagréable à mon esprit, j'agis si bien sur mon cerveau et sur mes muscles que ma pensée la plus subtile se traduit toujours par quelques signes physiognomiques. Que dire de la *jussion*? Suffit-il donc d'un ordre pour être obéi à point nommé? Est-ce que je dirige mes organes, comme on dit, au doigt et à l'œil? L'homme est-il une intelligence servie par des organes ou une volonté qui se sert des organes? Je ne commande certainement pas à mes muscles comme un maître à son esclave ou un cocher à son cheval; je ne leur dis pas simplement d'obéir: je les fais obéir.

Au fond, sous le nom de mouvements volontaires, M. Renouvier nous décrit des phénomènes de suggestion ou plutôt d'auto-suggestion. C'est chez l'hypnotisé que l'image se réalise d'elle-même en mouvement, qu'il la conçoive spontanément ou qu'il la reçoive passivement; mais notre vie normale n'est pas un rêve en action bien ordonné; la suggestion, fort à la mode, n'a pas encore le droit de s'ériger en explication universelle, et l'on nous persuadera difficilement que nous faisons tous de l'hypnotisme sans le savoir, des suggestions où nous serions à la fois l'agent et le patient, l'hypnotiseur et l'hypnotisé. Cette torture même infligée à la langue commune pour expliquer la théorie nouvelle la rend suspecte; l'effort est un fait de tous les jours et pour en parler il semble que la langue de tout le monde doit suffire. A vrai dire, on se rappelle involontairement le père de M. Jourdain qui ne

échapper à l'attention. » La représentation automotivée, on le voit, s'enrichit et se complique singulièrement.

vendait pas du drap, mais en donnait à ses amis pour de l'argent; on nous dit de même que nous ne remuons pas les bras ou les jambes, mais que nos représentations automotives les remuent pour nous. Cependant on célèbre avec une sorte d'enthousiasme le règne absolu des représentations: « A l'avènement d'un pouvoir d'un genre si nouveau, écrit-on, on peut dire que les choses cessent d'être simplement, mais *se font elles-mêmes*, et qu'une nature se produit par dessus la nature ». Les choses ne sont et ne se font pas ainsi; demandez à celui qui n'a pas de système à défendre s'il suffit, pour agir et mouvoir son corps, d'évoquer fortement une image et de désirer passionnément qu'elle se réalise; il n'en conviendra jamais; il vous répondra comme le fabuliste: Hercule veut qu'on se remue, qu'on prenne son pic et qu'on applique l'épaule à la roue!

Mon esprit n'est pas la volière de Platon où voltigent de leurs propres ailes les erreurs et les vérités; ma pensée n'est pas la colombe de Kant qui aspire à voler dans le vide sans songer que si l'air fait obstacle à son vol, il le dirige et la supporte. M. Renouvier a le tort d'intellectualiser l'effort et de transformer en logique abstraite la vivante psychologie. Il ne songe pas que les impératifs les plus catégoriques et les représentations les plus lumineuses n'ont par eux-mêmes et sans l'effort aucun pouvoir de réalisation: quand une représentation actuelle semble se réaliser d'elle-même et sans mon intervention, c'est encore par l'automatisme de mon effort antérieur. La logique même de M. Renouvier n'est pas impeccable sur ce point particulier: certaines images se réalisent spontanément, donc tout mouvement est une réalisation spontanée d'images, tel est son raisonnement dont la conclusion dépasse évidemment les

prémises. Biran acceptait les prémisses puisqu'il admettait antérieurement aux mouvements volontaires la spontanéité et l'instinct, mais il rejetait la conclusion. Admettre des représentations qui se meuvent elles-mêmes, c'est poser des *moi* partiels sans le *moi* ou avant le *moi*; c'est faire descendre les mouvements du ciel sur la terre, de la pensée dans l'organisme par une sorte d'évocation ou d'incantation qui constitue un miracle ou du moins un mirage perpétuel. Mes idées et mes images sont déjà ou sont encore mes efforts

II. Aussi M. W. James se croit-il obligé d'ajouter au maintien de la représentation un *fiat* qui achève son efficacité motrice. Que signifie ce mot mystérieux et sacramentel? Il signifie d'abord que le phénomène n'a rien de musculaire et se passe tout entier dans l'esprit qui prononce le *fiat*, car si la représentation résiste et fait obstacle, ce n'est pas comme musculaire, mais simplement comme désagréable¹. « Toute autre sensation désagréable, dit l'auteur, peut également servir de terme résistant qui s'oppose à ce que le *fiat* se réalise. L'espèce de monopole monstrueux que Biran donne aux sentiments musculaires vient de ce qu'il n'a pas saisi complètement la distinction que je fais entre toutes les sensations afférentes d'une part et le *fiat* de l'autre. » Il nous semble que Biran a parfaitement saisi cette distinction, seulement il parle comme tout le monde d'un effort et non d'un *fiat* mystérieux. Les exemples choisis par M. James pour illustrer le *fiat* et éclaircir le mystère sont significatifs : choisir entre deux alternatives pour expérimenter sa liberté d'indifférence; courir à travers champs, sauter,

¹ C'est point pour point la théorie de Malebranche : « Sache, mon fils, que tes efforts ne diffèrent de tes autres volontés pratiques que par les sentiments pénibles qui les accompagnent... » (Ve Médit.)

enjamber les haies et se sentir assez de force et de souplesse pour « sauter sur la lune »; pour le matelot épuisé de fatigue, secouer le sommeil et bondir hors de son lit quand un signal connu ordonne de courir aux pompes; pour un Régulus, s'arracher aux bras des siens et retourner héroïquement à Carthage; pour le prêtre qui a senti la morsure du doute, rompre avec son église après un long drame intérieur; pour la jeune fille, renoncer au mariage plutôt que de renoncer à son idéal en épousant « le bon vieux célibataire » qui est seul à demander sa main; pour le pécheur aiguillonné par le remords, faire publiquement la confession de ses crimes, quelles que doivent être les conséquences de cet aveu. « Si nous analysons tous ces cas si variés, dit M. James, nous trouverons littéralement un *fiat*, un état d'esprit qui consent, accepte ou veut que certaines expériences représentées continuent à être ou deviennent pour la première fois partie de la réalité. » N'est-ce pas jouer sur le mot réalité? Une représentation ne devient une réalité que par mon effort qui la réalise par l'intermédiaire du mouvement : elle n'avait auparavant, qu'on nous passe le mot, qu'une réalité idéale. Le philosophe habitué, semble-t-il, à prononcer dans son esprit l'impératif intellectuel : « Que la lumière soit! » s'imagine trop aisément que c'est l'acte propre de l'homme : vivre, ce n'est pas respirer, ni même penser, c'est agir. Maintenir de bonnes intentions, c'est quelque chose, pourvu qu'elles ne soient pas simplement des pavés préparés pour l'enfer. Quand on nous dépeint l'acte de la volonté comme s'il consistait uniquement à écarter une représentation agréable et à maintenir une représentation désagréable, on ne décrit que le premier moment de l'opération. « Le vouloir, nous dit-on, n'est que la suppression permanente d'une idée

quoiqu'elle plaise immédiatement et la survivance assurée dans l'esprit d'une autre idée sous la forme d'une contemplation, ou d'une attente, ou d'un assentiment, ou d'une affirmation qui ne varie plus. » Le vouloir est tout cela et plus que cela : écarter les images antagonistes et donner la victoire à l'image librement choisie, c'est une opération qui se passe à la fois dans l'esprit, dans le cerveau et dans les muscles, et qui exige l'énergie et l'efficacité de l'effort. Aide-toi, l'idée t'aidera, l'image t'aidera : compter sur le secours du ciel et se croiser les bras en invoquant la grâce habituelle de l'idée et la grâce actuelle de l'image, c'est un leurre et une duperie. Rien ne remplace jamais le choc initial ou, comme dit Pascal, la première chiquenaude.

Les déductions psychologiques que M. James tire lui-même de sa théorie la condamnent en la mettant en contradiction avec les faits les mieux établis. C'est d'abord la confusion du désir et de la volonté : on raye d'un trait de plume les pages définitives de Biran sur ce sujet. Quand M. James cherche des exemples de volonté tantôt efficace, tantôt impuissante, il cite pêle-mêle la résolution d'écrire, l'acte d'éternuer et le désir d'éloigner une table par la seule force de la pensée⁴, puis il ajoute : « Ma représentation volontaire ne peut pas plus déterminer à l'action mon centre d'éternement qu'elle ne peut y déterminer la table. Mais dans les deux cas, le vouloir est aussi réel et aussi bon qu'il l'était lorsque je voulais écrire. En un mot, la volition est un fait

⁴ Cf. Malebranche, *VII^e Entret. métaph.* : « Supposons que cette chaise puisse d'elle-même se remuer : de quel côté ira-t-elle, selon quel degré de vitesse, quand s'avisera-t-elle de se remuer ? Donnez-l. i encore de l'intelligence et une volonté capable de se déterminer, faites, en un mot, un homme de votre fauteuil ! »

psychique pur et simple, un fait absolument complet dès qu'il y a intention ou consentement. » Peut-on ranger trois faits aussi disparates dans une même classe, une résolution raisonnable, un simple acte réflexe, un désir chimérique et absurde ? Il est très vrai que l'enfant dit qu'il veut et non pas qu'il désire la lune, mais quel homme doué d'un peu de réflexion soutiendra qu'il veut que la table tourne ou s'éloigne ! Est-ce dans l'ordre psychologique, moral, réel, que l'intention est réputée pour le fait, que le consentement est le substitut, l'égal de l'effort, l'effort même ?

M. James est encore obligé d'avouer que sa théorie a pour conséquence ou plutôt pour principe l'identification complète de la croyance et de la volition. « Il n'y a aucune différence intrinsèque, dit-il, entre la croyance et la volition. Ce que l'esprit fait dans les deux cas est la même chose. Il prend une image et dit : en ce qui dépend de moi que ceci soit ! que ceci soit réel pour moi ! » Je le veux bien, mais quel est le critérium et la mesure de ce qui dépend de moi sinon ce que je puis réaliser par mon effort ? Rien de plus exact et de plus ingénieux que la théorie de M. Taine sur la tendance hallucinatoire et sur les agents réducteurs de l'image, mais soutenir qu'un Atlas portant le monde n'a qu'à croire qu'il le porte et à laisser à l'image toute sa puissance de réalisation en écartant les images antagonistes, est-ce une explication acceptable ? Le peintre et le statuaire le représenteront toujours peinant et souffrant, les muscles tendus et le dos courbé, jamais écartant des images comme Énée aux enfers écarte les ombres de son épée. L'idée juste qui se cache sous cette exagération, c'est que la foi qui n'agit point n'est pas une foi sincère, mais il suffit de remarquer qu'on agit selon sa foi sans qu'il soit besoin d'admettre que la foi

agit toute seule ; c'est aussi l'antique théorie platonicienne qui identifie la science avec la vertu, la dialectique des actions avec la dialectique des idées, mais elle n'est vraie que dans le monde des idées où il n'y a ni nerfs ni muscles. On soupçonne involontairement M. James d'avoir aussi son monde d'idées, son idée de derrière la tête, et de laisser ses convictions religieuses et confessionnelles usurper de temps en temps les droits de l'analyse psychologique. Prendre une image et lui assurer la victoire, c'est bientôt dit, mais comment l'exciter et l'aviver sans mettre en jeu le cerveau qui est son substratum ou, comme on dit, sa base physique ? L'idée choisie, l'élué de l'esprit, combien d'hommes l'installent respectueusement sur le trône mystique d'un monde idéal qui ne s'abaissera jamais au niveau des vulgaires réalités ? Si l'idée règne, son empire n'est pas de ce monde. Nous sommes dans le monde de l'effort, lien substantiel de l'organisme et de l'esprit ; nous ne vivons que dans l'effort et par l'effort, *in eo vivimus, movemur et sumus*. S'il n'est, lui aussi, qu'un phénomène surnuméraire, qu'un épiphénomène, qu'une guenille, l'homme n'est que l'ombre d'une ombre. Il serait piquant d'entendre la vile matière, le corps protester à son tour et renversant les rôles, dire en parlant de l'effort dont on le sépare et du moi qu'on lui dérobe : « Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère ! » Périr de mort violente par le matérialisme ou mourir d'inanition par le phénoménisme idéaliste, c'est tout un pour l'esprit : on ne lui laisse plus ni sang ni forces dès qu'on l'ampute de l'effort.

Ce n'est pas à l'Académie ni au Lycée que les Athéniens de Paris vont aujourd'hui chercher la vérité, c'est à l'hôpital. M. James a bien tort, toutefois, de se prévaloir contre l'effort musculaire des cas pathologiques, danse de saint Guy,

ataxie locomotrice, aphasie, car tous ces cas, de son aveu même, offrent cette particularité commune que les mouvements contredisent les représentations. L'effort n'est pas entièrement réduit à l'impuissance, mais le patient veut un mouvement et en produit un autre, ce qui le remplit de rage et de désespoir ; il agit encore sur ses muscles, mais il ne sait plus choisir les muscles, et si le clavier n'est pas muet, il est certainement détraqué. N'est-ce pas la preuve que les représentations n'agissent pas d'elles-mêmes par une sorte de fascination préétablie ? Nous ne dirons rien des paralytiques, et pour cause : Biran n'a que trop souvent cité et commenté les belles observations de Rey-Régis. Concluons donc en affirmant que Biran a connu et réfuté par anticipation toutes les objections élevées contre l'effort et que vraisemblablement l'avenir n'en produira pas de nouvelles : ni les physiologistes, ni les psychologues n'ont encore réussi à ébranler sa doctrine. Il y a plus : les théories de M. Renouvier et de M. James étaient déjà dans Malebranche, et Biran les a réfutées d'avance avec une rare précision dans ses *Essais d'anthropologie*. Quel'efficacité de l'idée s'explique en effet par elle-même ou par l'intervention et la création continuée de la divinité, cela importe beaucoup au métaphysicien, mais ne change rien à la théorie purement psychologique de la volonté : « Tu penses, disait Malebranche en interpellant son esprit, tu penses être la véritable cause du mouvement de ton bras et de ta langue, parce que le mouvement de ces parties suit immédiatement tes désirs ; mais renonce à tes préjugés et ne crois pas qu'une chose soit l'effet d'une autre, parce que l'expérience t'apprend qu'elle ne manque jamais de la suivre... Je vois bien ce qui te trompe, c'est que pour remuer ton bras, il faut que tu fasses

quelque effort; et tu t'imagines que cet effort, dont tu as le sentiment intérieur, est la cause véritable du mouvement qui le suit, parce que ce mouvement est fort et violent à proportion de ton effort. » Malebranche ajoute que la volonté ne connaît ni ne choisit les muscles, et en conclut que lorsque nous remuons le bras ou la langue, il y a deux volontés qui concourent, la nôtre qui est radicalement impuissante, et celle de Dieu seule éclairée et seule efficace. C'est placer en Dieu, la représentation automotrice de M. Renouvier et le *fiat* de M. James¹, mais l'essentiel de la théorie psychologique reste le même. Hume et Malebranche furent en leur temps de rudes jouteurs; si Biran ne s'est pas laissé ébranler par leur pressante dialectique, il est peu probable qu'il se laissât convertir aujourd'hui par nos physiologistes et nos psychologues. A ceux mêmes qui prétendent perfectionner sa théorie en substituant à l'effort la volonté pure décrite comme une action de l'âme sur elle-même ou l'amour pur, donné comme enveloppant à la fois la cause efficiente et la cause finale de nos actions, il est probable qu'il répondrait par le mot de Bossuet: « Epaississez-moi cela! » Il repousserait ce quiétisme psychologique et consentirait à peine à faire un pas vers Ampère en lui concédant que l'effort musculaire est d'abord cérébral². Peut-être cependant, se rapprocherait-il

¹ « La terre me résiste », dit Ariste, prétendant prouver ainsi l'objectivité du monde extérieur. Théodore lui répond: « Et mes idées ne me résistent-elles point? Trouvez-moi dans un cercle deux diamètres inégaux! » Maleb., 1^{er} *Entret. métaph.*

² C'est la principale objection de M. Taine contre la théorie de l'effort telle qu'elle est présentée par Biran: « La volonté est séparée du muscle par deux ou trois barrières; elle agit sur lui comme l'ingénieur du télégraphe de Vienne agit sur l'aiguille du télégraphe de Paris. *Les Phil. franç. du XIX^e siècle*, p. 70 (1^{re} édit).

de son ami en constatant qu'on a mesuré la vitesse ou plutôt la lenteur du courant nerveux: entre la musculature et la cérébration, on a ainsi interposé un intervalle de temps, d'où il semble résulter que l'effort immanent ne nous est donné comme musculaire que dans un phénomène de réfraction physiologique. Ce fait nouveau, pressenti peut-être par le génie d'Ampère, n'empêcherait pas les deux amis d'écrire fièrement sur la première page de la théorie de l'effort qu'ils ont élaborée en commun, le mot de Thucydide sur son histoire: κτῆμα εἰς ἀεί.